

La boîte à mails novembre 2020, suite

L'accès au texte de Géza Galfi est à la fin de la page 3.



Une fois de plus bravo pour cette niouze. Sortir des thèmes rebattus, s'aventurer sur des chemins de traverses sans doute un peu périlleux, tant sont encore nombreux les frileux, voilà un bel état d'esprit que je souhaite voir durer longtemps encore, y compris par gros temps comme ce qui s'annonce.

Qui aime bien châtie bien, vieil exemple de grammaire latine dont je ne sais plus ce qu'il illustre. Quelque chose me chiffonne. Je veux parler de la pratique de

l'écriture inclusive » en ce qui concerne les pluriels. Le summum du ridicule étant atteint par « animateurs.trice.s ». Comment le lire, et comment le prononcer ? Comment le comprendre ?

Oui je sais, l'invisibilité féminine est à combattre et soi-disant cette forme de gesticulation permettra de la vaincre.

C'est faux. C'est une gesticulation de bonne conscience, une acrobatie absurde, illisible, imprononçable et parfois incompréhensible. Au-delà des arguments grammaticaux et historiques parfois scandaleux (« le masculin l'emporte sur le féminin »), au demeurant inventés il y a deux siècles pour justifier une règle informelle existant depuis la disparition des déclinaisons (XVe siècle ?), la graphie doit surtout permettre une lecture fluide et confortable. Chaque -é.e.s ou -teurs.trice.s sont des pierres dans le chemin sur lesquelles on trébuche et qui font perdre le fil au lecteur, l'irrite, l'égare.

Prend-on à ce point le lecteur pour un imbécile qui ignore qu'à EDF il y a des salariées femmes, des animatrices femmes, des cadres femmes, des dirigeantes femmes ?

Ce n'est pas en changeant l'orthographe qu'on changera les mentalités, mais l'inverse, et on ne gagne pas une guerre en se trompant de priorité.

Domage que la démarche de sensibilisation aux enjeux climatiques, si importante dans un vaste ensemble comme EDF, commence par cette facilité démagogique.

Surtout, quoiqu'il advienne, continuez.

Amicalement (sic).

[Michel Catin \(E65\)](#)

Bonjour Michel,

Pour commencer par répondre à ta question, « animateurs.trice.s » se lit « animateurs et animatrices » tout simplement. Cela ne me semble pas plus compliqué que de lire « etc. » et de prononcer « et cetera » ou de comprendre « av. J.-C », « Dr », « kh/h » ou encore « n° ».

Je ne me trompe pas de priorité. Le fond de l'article me semble très clair. C'est toi qui en fait une priorité en t'attardant sur ce parti-pris de forme, plutôt que de parler du fond.

Je ne suis pas sûr de comprendre en quoi c'est ridicule. Je le considère plutôt comme une réflexion sur le sexisme de la société véhiculé à travers notre langage. Je pense au contraire comme George Orwell que c'est d'abord par le langage qu'on pense. Et que rendre visible le féminin dans la graphie permet justement de rendre visible les salariées, les animatrices, les dirigeantes. Parler, en l'occurrence ici écrire, c'est traduire sa pensée en mots, pour transmettre des idées vers les autres. Pour celles et ceux qui lisent ou écoutent ces mots, ce langage induit des représentations et alimente leur pensée à son tour. Choisir d'utiliser une écriture non-sexiste, c'est pour moi traduire ma pensée plus précisément, pour que les représentations induites correspondent au plus près à la pensée de départ.

L'équation actuelle : homme = homme + femme ne me semble pas tout à fait viable. La recherche en linguistique a montré que l'usage des pluriels « masculins neutres » ou des génériques « masculin neutre » induisaient majoritairement des « interprétations spécifiques » (masculin = homme) et non des interprétations qui correspondraient à la réalité désignée, à savoir la présence de femmes et d'hommes dans le groupe désigné.

La règle « le masculin l'emporte sur le féminin » est toujours enseignée aux enfants dans l'apprentissage de la langue française, ne faisons pas semblant de croire qu'entendre cela quand on a 6 ans n'a pas d'impact sur notre compréhension des rapports humains.



Cela entretient nos stéréotypes ainsi qu'une hiérarchie entre masculin et féminin. Alors, beaucoup de personnes (dont moi) s'interrogent et essaient des

manières de rendre notre langage moins sexiste.

Je ne sais pas quelle est la meilleure solution entre l'usage des points médians plus courte, la version doublons, (qui voudrait que j'aie écrit animateurs et animatrices en toutes lettres), l'utilisation d'un féminin générique (salariées, animatrices, etc.) ou la tentative de création de néologisme qui s'absolvent de la question du genre qui m'aurait fait écrire animateurice. Le choix que j'ai fait ici s'est porté sur les points médians, ce qui semble avoir choqué plus d'un lecteur (le masculin est bien spécifique ici).

Je te relai une des sources qui ont étayé mon avis sur la question et qui résume l'état de l'art sur le sujet : [lien](#).

Personnellement, j'ai du mal à percevoir ce qu'il peut y avoir de si menaçant dans l'usage de termes féminisés pour que tu utilises les termes de « summum du ridicule », « gesticulation » ou « démagogique ». Qu'y a-t-il de « démagogique » dans une démarche qui, au contraire » génère autant de réactions effarouchées ? Pourquoi une « gesticulation » te fait tant sortir de tes gonds ?

Que la lecture en soit rendue plus difficile, moins fluide, peut-être. L'expérience de mon entourage semble montrer que l'on s'y habitue vite, mais effectivement, cela mériterait de s'y attarder dans la recherche sur le sujet.

Je n'ai pas la prétention d'apprendre aux femmes comment mener leurs luttes. J'essaie d'être un allié avec les leviers que j'ai à ma disposition. Tu sembles en savoir beaucoup, je ne doute pas qu'on peut donc compter sur ton investissement dans toutes les luttes qui sont prioritaires (avant le langage) et qui changent les mentalités : égalité salariale, lutte contre les violences sexuelles, disparition des stéréotypes de genre, etc.

Ce n'est pas en changeant l'orthographe que le sexisme disparaîtra, je te l'accorde. Mais il semble acquis que changer nos mentalités nous amènera à changer notre langage. C'est la joie quotidienne d'une langue vivante.

Ne rien changer, c'est adopter le langage et les manières de l'opresseur et moi, j'essaie de changer :)

Belle journée.

[Pierre-Olivier Chacun \(N08\)](#)

Bonjour Pierre-Olivier,

Soyons clairs dans nos différends. Il ne s'agit pas ici de s'accrocher à un patriarcat en se cachant derrière le faux nez d'une critique de règles orthographiques, aussi arbitraires soient-elles. La seule question est le bien fondé de telle ou telle façon d'écrire et accorder pour éviter la disparition du féminin dès lors qu'un pluriel doit s'appliquer à un groupe comprenant des femmes et des hommes, des garçons et des filles, des femelles et des mâles, des escabeaux et des tables. Et je ne songe même pas aux panthères mâles et aux coucous femelles.

En cela, le lien ([article à lire](#)) que tu joins à ta réponse débouche sur un texte très intéressant dont je rejoins l'essentiel, et d'où il ressort d'ailleurs que l'usage du point abrégatif (séparatif ? inclusif ?) n'apparaît pas comme la meilleure solution. Après tout, si « animateur.trice.s » se prononce « animateurs et animatrices », alors pourquoi donc ne pas écrire le doublet en toutes lettres. Cette solution ne me choquera jamais. Oui, je sais, elle demande plus de place. Depuis quand ne faudrait-il pas redonner sa juste place au féminin ?

En outre, la comparaison avec les abréviations usuelles n'est pas pertinente car un texte digne de ce nom, autre qu'administratif (et encore), se doit de les éviter : j'utilise le plus souvent « numéro » et « et cætera » plutôt que les abréviations afférentes. De plus, il ne s'agit pas dans le cas qui nous occupe d'abréviation mais d'une nouvelle forme d'orthographe, à laquelle il faut continuer à réfléchir car visiblement il n'y a pas consensus, sans toutefois s'enfermer dans des dispositions malencontreuses.

Les pistes proposées par l'article sont en revanche séduisantes : la règle de proximité, par exemple, que j'ai tendance à utiliser, ou bien la règle du nombre (les 300 chèvres et le mouton sont agitées), les deux pouvant cohabiter en fonction du sens à donner à la phrase, à la lecture, en fonction aussi de la précision et du combat incessant contre les faux-sens, en fonction encore du rythme et du plaisir de lire, en attendant que l'une ou l'autre s'impose à l'usage. Il me vient à l'esprit qu'on pourrait décider aussi et ce serait finalement la solution la plus simple, qu'à partir du moment où dans un ensemble il y aurait une possibilité non nulle de

trouver un élément du genre féminin, quelle que soit la nature de cet élément, que tout le groupe soit accordé au féminin pluriel (la table et les 300 escabeaux sont anciennes).

On va me reprocher de pousser le bouchon trop loin, sans doute. On pourra toujours imaginer une règle souple, adaptable selon le contexte, avec son lot d'exceptions, la grammaire française n'a jamais été avare d'exceptions. Faudrait-il laisser ce soin aux spécialistes, aux experts comme on dit ? Ils sont tellement mieux armés que nous autres, pauvres littérateurs, mais alors je crains le pire. Pendant un temps, j'avais eu l'idée sottée et grenue d'utiliser un vieux mécanisme de pluriel, qui était jadis en usage, à savoir mettre un z à la place du s. Mesdames et messieurs les « députés ». Bon, c'était juste une idée en l'air. Du genre à me retomber dessus dès que le vent cessera. D'ailleurs personne ne l'a envisagé.

Voilà. Je suppose avoir bien défini les limites de ma critique et de mes reproches. Elle porte exclusivement sur le choix de cette graphie pointilleuse et pointilliste qui m'horripile. Exclusivement. Il n'est pas question ici des derniers soubresauts d'un patriarcat aux abois (il est d'ailleurs encore bien trop costaud pour avoir besoin d'un faux nez), ni de faire disparaître subrepticement le féminin derrière je ne sais quel pseudo-neutre et autres sornettes. Toutes les autres propositions d'écriture dite inclusive m'agrément, à commencer par la féminisation des noms de métier ou de titres et surtout les plus prestigieux car il n'y a jamais eu de difficulté avec les ouvrières, les infirmières, les ménagères, j'en passe et des meilleures. Là aussi, il y a parfois des effets de dysphonie qui gênent, mais je commence déjà à m'habituer au nom « autrice » auquel je préférerais « auteure » (mais qu'on n'entend pas si on le lit). Depuis longtemps les lycéens disent « la prof » sans le moindre état d'âme, garçons ou filles, fille ou garçon. Faut-il écrire prof ou proffe ?

Nous sommes donc coincés dans l'obligation de trouver une, ou mieux, des solutions pertinentes à une situation en effet très agaçante : comment accorder au pluriel un groupe mixte sans nuire à l'un des deux sexes, et plus précisément au sexe féminin. Sexe ou genre, au fait ? Car l'accord devra se faire, que ce soient des femmes et des hommes, ou bien des tables et des escabeaux. Nous n'aurons pas toujours sous la main ou sur le bout de la langue le mot épïcène qui va bien. Et là-dessus, je persiste à

penser et à dire que le point de séparation est la plus mauvaise des solutions qu'on ait pu trouver. Désolé de le redire, mais elle perturbe la lecture, nuit à la fluidité de la phrase, nuit à la compréhension du texte dans son ensemble, et l'accoutumance qui ne manque pas d'apparaître au bout d'un certain temps ne remplace pas le plaisir de lire un beau texte et le souvenir qu'on en garde.

Il y a aussi cet aspect polémique « voyez comme je suis progressiste en ce miroir » ; il me dérange mais après tout ce n'est que mon problème. Il faut bien le constater, le fond et la forme ne sont jamais indépendantes. Et sans forme digne de ce nom, le fond disparaît. De quoi traitait ton texte ? Un projet de mise au vert de EDF, je crois. Où est-il passé ? Qu'en ai-je retenu ? Il va falloir que je reprenne le chemin de la niouze pour m'en souvenir, le relire au moins, mais l'effet de frappe initiale est raté et je serai méfiant de toute façon. Ce n'est pas grave, je suis sans doute le seul dans cet état. Le projet peut continuer sans moi, et je lui souhaite, je te souhaite, de réussir, avec toutes tes animatrices et tous tes animateurs (qui met-on en premier dans un texte politiquement correct ?).

Avec toute mon amitié.

[Michel Catin \(E65\)](#)

Réaction de Géza Galfi (N69) au libre propos de Julien Fleurance (E02)

Je suis interloqué pour ne pas dire plus de découvrir un article quasi militant de la théorie du genre dans le journal de mon Association. Mon étonnement n'est pas moindre de ne pas voir un seul mot sur le travail et le métier d'ingénieur à Montréal, or c'est justement ce qui m'intéresse dans un journal de l'École.

Il me semble que nos écoles et leurs associations ont toujours été un terrain privilégié pour former des professionnels pour le monde des entreprises privées ou publiques, françaises ou internationales : c'est là leur domaine d'excellence et leur valeur ajoutée à la société.

Dans cet ordre d'idées, il convient donc de distinguer la vie professionnelle et la vie privée, sous peine d'entrer dans un amalgame et une confusion des genres qui est potentiellement nuisible aux deux.

Quand je lis dans l'article de notre camarade, que au contraire, cet étalage peut « être valorisé », lié à "l'avancement" au Canada, Dieu nous en garde ! On frémit à l'idée de ce que cela peut vouloir dire en pratique. N'a-t-on pas assez ironisé sur les « promotions canapé » ? Est-ce qu'on souhaite aller dans ce sens par une généralisation du procédé ?

Veut-on aussi que l'entreprise devienne un champ conflictuel sur des questions de vie privée alors que l'on n'a pas trop de toutes ses ressources pour contribuer à sa réussite, sans avoir à y mêler des questions conflictuelles et hors sujet. L'entreprise n'est pas le lieu du coming out sur notre vie intime, pas plus que d'autres espaces publics qui doivent rester neutres par rapport à la vie privée des individus : ainsi l'enseignement à tous les niveaux, nos écoles d'ingénieur et leurs associations d'anciens élèves et autres Alumni, l'entreprise, les administrations et services publics, l'armée etc...

Un mineur/ingénieur ou jeune diplômé ou toute personne allant en entreprise y va pour y gagner sa vie et apporter sa contribution à la raison d'être d'une entreprise : créer de la valeur. Cette entreprise devant elle-même respecter des règles pour se faire accepter par la société et contribuer au bien commun. De nos jours, un accent particulier pouvant être mis sur le respect de l'environnement, et ce pour la transmission de notre terre aux générations futures, tout en assurant son propre développement, compatible avec le développement durable de la planète.

L'individu rejoignant une entreprise rejoint bien sûr une communauté, avant tout communauté de travail. J'insisterai pour ma part sur le professionnalisme dans un monde spécifique. On doit ainsi s'attacher à être un bon professionnel et laisser sa vie privée aux portes de l'entreprise, et d'ailleurs faire l'inverse quand on rejoint la sphère privée.

Je respecte bien entendu la vie privée de chacun, car chacun a le droit d'avoir sa vie privée qui doit être respectée et qui le sera d'autant mieux qu'elle restera bien à sa place. D'ailleurs personnellement, je revendique

le droit de ne pas avoir à connaître dans le milieu professionnel, et si possible même en dehors de la vie professionnelle, de la vie privée des autres : je ne tiens pas à connaître cet aspect d'une personne et je ne veux pas qu'on me l'assène pour en faire un levier de manœuvre permettant de se livrer à toutes sortes de manipulations individuelles ou collectives.

Par ailleurs, la théorie du genre, qui devrait se cantonner à la sphère privée, en déborde largement pour envahir sournoisement l'espace public, progressivement tous les espaces publics, y compris notre langue, notre vocabulaire, et impose ses concepts, ses mots sans que qui que ce soit ait été consulté, par la tactique du fait accompli : "inclusivité", (qu'est-ce à dire?) etc....Ainsi, un jour dans un formulaire administratif de l'Ambassade de France à Budapest, j'ai découvert que je n'avais plus ni père, ni mère : les malheureux étaient devenus „parent 1” et „parent 2” : scandaleux et révoltant!!!

Mais à côté de l'espace public, qui doit rester neutre, il y a naturellement un espace privé qui doit être sanctuarisé et respecté, ainsi les orientations LMBTQ+ indiquées par notre jeune camarade (43 ont été signalées dans l'intervention au Bundestag d'un député allemand, et je pense que la série s'enrichit tous les jours...). Mais si justement ces orientations restent privées, elles seront beaucoup mieux respectées : ni discrimination positive ni négative. Dans le milieu professionnel, on doit être évalué sur ses compétences professionnelles et nulle autre qualité, sinon on entre dans tous les abus possibles dont l'histoire est pleine : favoritisme, piston, corruption, chantage etc....Ceci est d'autant plus à conseiller à tous nos camarades, en particulier les jeunes, que personne n'est marié à une entreprise, on peut la quitter volontairement ou pas du jour au lendemain. On emmène alors avec soi, qu'on le veuille ou non, sa réputation. Ne la mettons pas en péril avec les ragots éventuels sur notre vie privée.

Il y a naturellement le cas particulier important où quelqu'un vient vous voir en privé pour vous demander un conseil personnel : il s'agit là d'une demande d'aide que l'on ne peut refuser à son prochain. On lui donne l'aide qu'on peut, de son mieux, mais cela reste privé.

Respectons la vie privée des autres, gardons jalousement notre vie privée et revendiquons le droit de ne pas connaître celle des autres. Épargnons

aux autres notre coming out, on peut d'ailleurs ne pas le faire et si vraiment on souhaite le faire, faisons-le dans la sphère privée et avec tout le discernement possible.

En conclusion, favorisons dans nos écoles et dans nos associations le développement de nos spécificités d'excellence, rendons à l'entreprise ce qui est à l'entreprise et au domaine personnel et privé ce qui lui revient, évitons les amalgames et le mélange des genres, qui pourraient se retourner contre nous.

Avec camaraderie et amitié.

[Géza Galfi \(N69\)](#) Budapest/Hongrie 20 novembre 2020.